# Chroniques du Champ des Teurlées

*par Marc Rozanski*
*Aquarelles Jean Perrin*

**Quarante-cinquième partie**

## *(Toussaint)*

C'est un petit garçon timide. Durant son séjour, je lui ai appris à faire de la bouilla-caca avec du ciment. Je lui ai tenu le petit bois qu'il coupait avec la hachette. Je lui ai montré comment piloter le cerf-volant...
Ces moments où j'enseigne des choses à des enfants sont parmi les plus beaux de mes séjours au Champ des Teurlées. J'admire leur sérieux, leur concentration, leur désir de bien faire quelque chose qui les passionne. Couper du bois comme les trappeurs, sentir au bout des doigts les tensions du cerf-volant qui plane là-haut, bâtir quelque chose avec ses mains... Ils redonnent du prix aux gestes, aux rires, à l'effort.
Parfois, je me sens usé et fatigué par ce monde trop vieux, trop sale, trop petit. Alors je vais vivre avec les enfants. Je me lave dans leurs yeux. Leurs doigts ouvrent les fenêtres de mon âme qui s'emplit de grands vents. Leurs sourires timides, leurs rires, leurs discours valent tout Mozart et tout Saint Exupéry. À leur contact, je redeviens un homme debout, qui sait ce que vaut la vie.
Ces petits m'apprennent à être grand.

**Quarante-sixième partie**

## *De la découverte (Février 1995)*

J'ai passé une semaine de vacances dans le Jura, ce qui m'a permi de remettre les pieds sur des skis de fond.
Le soir, au repas, j'écoutais les autres skieurs raconter leur journée. Chaque jour, ils découvraient une nouvelle piste et ne skiaient à nouveau sur des traces anciennes que si la météorologie les y obligeait. Surprenant désir de l'exploration. Pour ma part, j'ai découvert quelques pistes dans la forêt et dans les combes. Je les ai empruntées plusieurs fois, et ce fut une découverte renouvelée à chaque occasion. La neige avait fondu sur les arbres, il faisait beau, il faisait gris, un chevreuil avait traversé la piste pendant la nuit. Ces détails suffisaient à mon bonheur.
Je m'étonne parfois de si peu rayonner autour du Champ des Teurlées. Mais il y a tellement à découvrir ne serait-ce que dans le pré autour de la maison. Le blaireau est revenu, des narcisses ont fleuri, le ciel a quelque chose de Cézanne, On entend mieux que d'habitude le ruisseau à cause des fortes pluies des derniers jours...
Sur mes quatre mille mètres carrés de terrain, je suis un grand explorateur.

**Quarante-septième partie**

## *Qu'est-ce qu'une époque moderne ?*

Dans "Les testaments trahis", Milan Kundera écrit « C'est durant le XIXème siècle que la musique du passé commence à revivre à côté de la musique contemporaine et à prendre progressivement de plus en plus de place, si bien qu'au XXème siècle le rapport entre le présent et le passé se renverse : on écoute la musique des époques anciennes beaucoup plus qu'on n'écoute la musique contemporaine qui, aujourd'hui, a fini par quitter presque complètement les salles de concert ».
Voilà peut-être une caractéristique de notre époque: avoir conscience de son passé à telle point qu'il envahit le présent.
Ce problème se pose de façon très concrète dans notre maison du Champ des Teurlées. Comment aménager cette ferme du milieu du XIXème siècle, remaniée dans les années 1970 par nos prédécesseurs dans la place ?
Je pense qu'il est important, dans la mesure du possible, de garder une "lisibilité" du lieu tel qu'il était à l'époque de sa construction. Cette lisibilité a ses limites. Le Champ des Teurlées est une résidence de vacances et pas une exploitation agricole. Mais je suis convaincu qu'un effort doit être fait pour allier la commodité, l'histoire et l'esthétique. Je suis également convaincu que cette alliance est possible, à condition de prendre le temps de la réflexion.
Dans ce domaine comme dans

d'autres, les hommes gagneraient à se sentir plus héritiers que propriétaires.

**Quarante-huitième partie**

## *(Avril)*

Dans quelques jours, je vais retrouver le Champ des Teurlées. Certaines vacances s'annoncent comme d'agréables pauses dans l'année. Mais cette fois les vicissitudes de la vie me font attendre ces deux semaines comme un rameur attend la plage.
J'ai soif de ce printemps qui colore de vert mes rêves impatients, et du sifflement de la buse glissant dans le vallon, et de l'odeur du feu sur mon pull-over.
Je languis de la fumée de ma pipe dans le soleil couchant, et du son du ruisseau, et du ciel étoilé.
Mon corps est encore ici, mais mon esprit, déjà, déploie ses ailes, le col tendu vers le sud.
Peu à peu, cette terre devient mienne au même titre que je deviens sienne.

**Quarante-neuvième partie**

## *(20 mai)*

Hier, j'ai vu la première hirondelle dans le pré de l'autre côté de la route. Aujourd'hui, elles étaient déjà une dizaine au milieu du hameau. Quelques-unes posées sur les fils du téléphone, les autres volant haut en des courbes gracieuses. Elles avaient besoin de se nourrir, les pauvrettes qui ont connu les sables du désert, la mer immense, la mort de leurs compagnes. Une sur cent est revenue du voyage. Puissent-elles connaître un printemps et un été paisibles, sans cette maudite pluie qui plaque les insectes au sol et contraint les hirondelles au jeûne.
J'ai mis des graines dans le nourrissoir à oiseaux. En un quart d'heure, ce sont cinq espèces différentes qui sont venues se percher dans les pruniers voisins. Bien entendu, les abonnées du lieu: un couple de mésanges charbonnières. Un couple fort gourmand et qui ne sait vraiment pas se tenir à table. Puis la sittelle torchepot, qui se promène sur les troncs d'arbre la tête en bas. C'est une revenante que je croyais disparue. Une fauvette à tête noire, qui n'a pas daigné s'approcher des graines. Un chardonneret, magnifique oiseau qui amène des couleurs quasi tropicales parmi nos petits amis. Un rouge gorge qui est venu picorer les graines que les mésanges avaient dispersées dans l'herbe.
Ajoutons à la liste mon ami le merle albinos, que j'ai revu hier avec plaisir, et un couple de mésanges à longue queue aperçu dans le pommier le long de la haie. C'est, je crois, la première fois que j'en vois au Champ des Teurlées.
Les poiriers sont en fleurs, les forsythias ne le sont plus, les cerisiers ne le sont pas encore.
Le printemps se bat pour se faire une place. Les derniers jours furent froids et pluvieux. Un temps de pipe et de cheminée. Une amie Morvandelle m'a dit que chez elle, le bois coupé a manqué, tant l'hiver a été long.
Notre vie coule doucement. Comme elle devrait couler toujours.

**Cinquantième partie**

J'aime regarder mes mains après quelques jours de travail au Champ des Teurlées. Elles sont plus grises et se sont couvertes de rides.
Elles racontent les travaux des jours.

**Cinquante et unième partie**

En me promenant dans l'univers des musiques traditionnelles bourguignonnes, je découvre combien le Morvan fut et demeure riche en mélodies. Pourtant, quelle réputation Georges Sand a-t-elle faite aux musiciens Morvandiaux dans "Les maîtres sonneurs". Sauvages, noirs, assassins. Du Morvan ne vient ni bon vent, ni bonnes gens, et les terres couvertes d'une vigne bien peignée ne peuvent rien attendre de bon de ces chênaies épaisses, de ce Morvan qui signifierait "Monts noirs" en gaulois, de ces forêts parcourues par des "meneurs de loups". Les Morvandiaux eux-mêmes, à commencer par Vauban, ne parlent-ils pas des "bons pays" pour les distinguer de leur terre ingrate.
Et voilà que le hasard du découpage régional a placé ce sauvage massif granitique au centre de la Bourgogne. Injure à la paix du Val de Loire, à l'œuvre des Rollins, au labeur de Citeaux, aux églises et aux châteaux qui parsèment cette terre bénie des dieux.
Pour ma part, je tiens que le Morvan est à sa place. Il est l'inconscient sauvage et antique de la Bourgogne, le creuset de ses peurs, de ses souvenirs, de ses fêtes païennes. Roc planté au centre de la région, il rappelle au Clos Vougeot que les Eduens hantèrent un jour ces terres.
Le Morvan est la nécessaire part de rêve qui permet d'exister au reste de la Bourgogne, sommet de la civilisation occidentale.

**Cinquante deuxième partie**

## *À caractère nettement bovine*

Les vaches me plongent dans la perplexité. À première vue, ce sont des animaux totalement abrutis, seulement capables de brouter et de ruminer en regardant le monde, faute de mieux.
Mais il est une autre hypothèse : et si les vaches avaient une forme d'intelligence supérieure, tellement supérieure qu'elle aurait engendré une philosophie paisible basée sur les besoins essentiels de la vie ; brouter, dormir, uriner, déféquer, éventuellement se reproduire. Un quiétisme fanatique qui leur ferait regarder toute action comme vaine.
Peut-être les vaches sont-elles capables de construire des cathédrales, de mener des calculs différentiels, d'imaginer des poèmes somptueux… Peut-être est-ce simplement l'envie qui leur manque.
Lorsqu'elles regardent passer les trains, n'y a-t-il pas un brin de condescendance dans leur regard, un brin de mépris pour

ces humains agités qui n'ont pas compris la vraie sagesse ?
Bien sûr, cette philosophie a son prix. En échange de la nourriture apportée par les esclaves inconscients que sont les hommes, il faut savoir se sacrifier, mais ne devons-nous pas tous mourir un jour ? Et quelle importance a cette mort dans l'abattoir quand l'ultime pensée de la vache est « Si nous le voulions, nous serions les maîtres du monde ».

**Cinquante troisième partie**

## *Monsieur Pillet est malade. (Août)*

Je suis allé rendre visite à Mme Pillet. Son mari est à l'hôpital depuis mercredi. Voilà quelques semaines, je l'avais vu pour la première fois assis sur une chaise, avec son sourire timide, comme s'il s'excusait. C'est l'estomac.
Mme Pillet dit qu'il n'aurait jamais dû faire la paille. Il ne mangeait plus que des pommes. « Il a soixante-sept ans et il fait comme s'il avait vingt ans ».
Onze degrés ce matin. Pluie ou rosée sur l'herbe ? Je graisse les outils. Gros nuages et un peu de soleil. Ce n'est pas l'automne, mais ce n'est déjà plus l'été. Le soleil du matin n'avait plus la blondeur de l'été mais la pâleur des lumières de l'hiver.
Comment un homme de plein vent comme M. Pillet peut-il être respirer entre les quatre murs d'un hôpital ?

**Cinquante quatrième partie**

J'ai devant moi une peinture australienne. Elle a été peinte par un aborigène, Mandjewara, sur une écorce d'eucalyptus. Cette peinture raconte le mythe de la création de la constellation appelée Wuripirimba. Le mythe est le suivant: « Un homme pourchassa une femme qui, pour lui échapper, préféra sauter dans une mare et se noyer. Elle devint ensuite étoile, métamorphose subie, à son exemple, par des grenouilles qui vivaient auparavant dans la même mare. Ceci aboutit à la création de la constellation Wuripirimba. Depuis, aucun animal ne vécut dans la mare qui devint le domaine des nénuphars ».
Après plusieurs tentatives, nous avons réussi, cet été, à trouver la roche de Ste Diétrine. Elle se trouve dans une forêt non loin de Vaupitre. C'est un bloc de rocher de trois ou quatre mètres de long sur deux de large, au sommet duquel l'érosion a creusé une dépression dans laquel l'eau de pluie, la mousse et les feuilles pourries se sont accumulées. On dit que l'eau ne manque jamais dans cette dépression, même pendant les périodes de grande sécheresse. On dit également que cette eau guérit les maladies de peau, les dartres, les verrues...
Il y a très longtemps, une jeune femme nommée Diétrine était poursuivie par un chasseur. Pour lui échapper, elle pria Dieu et, miraculeusement, la roche s'ouvrit et se referma sur elle.
Aux deux extrémités de la terre, voilà deux légendes étrangement similaires qui montrent que l'espèce humaine n'a pas que la morphologie en commun, et qu'en regardant les étoiles, en allant au fond des forêts, on peut retrouver cet humus de rêves caché au fond du coeur commun de l'humanité.

**Cinquante-cinquième partie**

## *La mort de M. Pillet (Novembre)*

Dimanche matin, nous avons eu les premières fortes gelées en Ile de France. La lumière était magnifique sur les prés givrés du Vexin.
En rentrant dans la cuisine des amis qui nous hébergeaient, j'ai appris à la radio l'assassinat, la veille, du premier ministre israélien Itzaak Rabin. Cette nouvelle m'a profondément choqué. La disparition d'un homme de paix est toujours douloureuse. Quand cet homme est abattu par un fanatique, un sentiment d'injustice s'ajoute à la douleur.
Ce matin, mon épouse m'a téléphoné au travail pour m'annoncer le décès de monsieur Pillet. Elle avait été informée par des voisins. En effet, dans le Morvan, on n'envoie pas de faire-part. On se contente d'une parution dans le journal. Dans le temps, on était averti par un homme que la mairie appointait pour faire le tour des maisons. Nous autres parisiens devons donc à la solidarité du hameau d'avoir été informés. Je trouve cela réconfortant.
M. Pillet exploitait la grosse ferme dans le haut du hameau. Il a été hospitalisé à la fin de l'été, après s'être épuisé à rentrer la paille. Il ne mangeait plus que des fruits. On ne sait pas encore ce qui l'a emporté. C'était un homme très gentil, très timide, au large sourire, au visage couvert de mille rides.
Il avait brusquement perdu du poids, n'avait plus eu envie de s'alimenter. Il avait tenu à finir la paille. On dit que ça l'a achevé. Lorsqu'il est entré à l'hôpital, il pesait cinquante-quatre kilos.
Je cherche quoi dire de plus sur lui, et je ne trouve rien d'autre que "c'était un honnête homme". Je ne peux imaginer de plus beau compliment à faire au sujet de quelqu'un.
M. Pillet est mort samedi. Comme le premier ministre israélien et pratiquement à la même heure. M. Rabin sera enterré cet après-midi, M. Pillet demain. Avec mon épouse, nous partirons tôt pour la petite église de la commune.
Je pense que ce seront deux hommes de la même race qui seront portés en terre. Et qu'importe que l'un soit connu et l'autre pas.
Je voudrais bien qu'il fasse beau demain, et que la rousseur de l'automne resplendisse dans notre coin du Morvan.

**Cinquante sixième partie**

## *L'enterrement de monsieur Pillet (Novembre)*

Ce fut une journée mitigée, avec des nuages gris et blancs posés sur un ciel clair. Le soleil s'est parfois montré et a caressé d'un doigt doré les versants du vallon où coule le ruisseau, en contrebas du cimetière.
Après avoir déchargé quelques objets au Champ des Teurlées, nous sommes allés voir des voisins chez qui nous avons pu glaner quelques renseignements supplémentaires. Le monsieur nous a ensuite longuement donné son point de vue sur le remaniement du gouvernement. J'avais un peu de mal à prêter attention à ce qu'il disait.
À deux heures et demie, nous sommes partis pour le bourg. La cérémonie était prévue pour trois heures. Il y avait déjà du monde qui battait la semelle autour de l'église. Nous avons salué gravement quelques connaissances. Puis, poussés par le monsieur qui a du mal à se tenir debout, nous sommes entrés dans l'église. Son épouse n'était pas trop d'accord. Avant, on attendait la famille avant de rentrer. Mais la peur de ne pas avoir de place l'a emportée. Les traditions se perdent.
Pendant les négociations, le prêtre est arrivé. Il a déchargé de son coffre deux sacoches de cuir, un lecteur de cassette muni de gros haut-parleurs, et un carton contenant des livres de messe.

Voyant que personne ne bougeait, je suis allé l'aider à porter ses affaires à l'intérieur. Mon statut de parisien me donne le droit de faire des choses qui semblent ne pas venir à l'esprit des gens du lieu.
L'église était pleine. Au moment de la communion, nous étions prêts à nous lever mais, voyant que personne ne bougeait, nous sommes restés à notre place. J'ai ensuite regretté ce comportement moutonnier.
Nous avons ensuite accompagné le corps au cimetière. Après avoir descendu le cercueil, les croque-morts sont partis, laissant l'assemblée seule et indécise. Nous sommes restés un long moment, hésitants sur la conduite à tenir. Puis la famille s'est éloignée et nous lui avons présenté nos condoléances avant de retourner au hameau. Le crépuscule fut somptueux. M. Pillet le méritait.

**Cinquante septième partie**

## *(27 février)*

Nous avons eu de la neige dans la région parisienne. Pas grand chose. Juste de quoi mettre le bazar dans la circulation et fabriquer quelques bonshommes.
Et puis, il a fait un peu froid, avec de la pluie.
Ce matin, j'ai été réveillé par les chants des oiseaux. En sortant de la maison, j'ai senti la douceur du temps. Le printemps pointait dans les rues.
Tous les midis, je vais prendre un café non loin de mon travail. Dans un petit jardin, entre une agence d'assurance et un chantier de démolition, j'ai vu une multitude de crocus d'un bleu profond. Encore trois jours, et nous partons pour le Morvan. Trois jours qui auraient pu être deux, si nous n'avions eu, cette année, le dernier 29 février du millénaire.

**Cinquante huitième partie**

## *(26 décembre)*

Il est onze heures du soir. Dehors, la pleine lune givre les prés de ses rayons glacés. Le mercure du thermomètre, recroquevillé sur lui-même, indique moins six. Demain matin, ce seront encore cinq degrés qui se seront perdus dans le ciel étoilé.
La veille de Noël, je suis allé voir madame Perreau. Elle est maintenant à l'hospice. Sur la façade du bâtiment, on peut lire "Hôpital rural". Elle, qui a vécu si longtemps seule, cohabite maintenant avec deux autres vieilles dames dans la même chambre. Son fils m'avait dit que les médicaments la rendaient moins agressive. Il a utilisé l'expression " cool ", mot étrange dans la bouche d'un robuste Morvandiau. C'est vrai, elle a maintenant une douceur que je ne lui connaissais pas. Mais cette douceur me la rend étrangère.
Elle me parlait calmement, essayant de rapiécer sa mémoire en lambeaux. Qui suis-je ? Comment s'appelle ma fille qui est venue avec moi ? Quel est le nom du hameau ?
En l'écoutant, il me revenait en mémoire l'époque où son portail n'était pas fermé par une chaîne cadenassée. Alors, lorsque nous étions pressés, nous ordonnions aux enfants de ne pas faire de bruit lorsque nous passions devant chez elle afin qu'elle ne sorte pas pour nous apostropher et entamer un interminable monologue. Alors, j'allais parfois la voir et je l'écoutais, assis dans sa carrée. Elle me parlait du temps passé dont elle reste le seul témoin. Ce temps passé où je la vois s'immerger peu à peu.
Cette visite ne m'a pas rendu triste. Elle m'a plutôt fait prendre conscience qu'une page d'histoire est tournée. Mme Perreau a quitté sa maison, M. Pillet est mort, un enfant est né chez les enfants Pillet. Chez nous également une fille est née depuis que nous avons acheté la maison. Même la colline au bord de l'autoroute, entre Joigny et Auxerre, a changé. Sur son flanc s'étale une énorme publicité pour du papier toilettes.
Et voilà qu'en écrivant ces lignes, je me rends compte que ce sont les premières depuis dix mois. C'est le signe que ce premier livre des chroniques du Champ des Teurlées doit s'achever, car notre passé dans ce lieu est maintenant assez lourd pour alimenter la nostalgie au long de soirées telles que celles-ci, quand le temps même se fige dans les rayons de lune.

*Fin.*